

BC 9.2 1.1

LA SENTINELLE PERDUE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Par M. de Saint = Georges,

Musique de M. RIFAUT.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
Le 9 Décembre 1854.



A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART ST.-MARTIN, 12.

—
1854.

98.

TOME V.

1.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ANDRÉ, voltigeur de la garde impériale. M. THENARD.
HERMANN, meunier. M. HENRY.
BRIGITTE, sa femme. M. LEMESLE.
LAURA, leur fille. M^{me} RIFAUT.
FRITZ, garçon meunier, nouveau d'Her-
mann. M. DESLANDES.
MARENGO, sergent de la garde impériale. M. FIRMIN.
UN CAPITAINE français. M. GÉNOT.
SOLDATS FRANÇAIS.
PAYSANS ET PAYSANNES ALLEMANDS.
UN NOTAIRE.

La scène se passe en Allemagne.

IMP. DE J.-B. MEYREL,
Passage du Caire, 54.

LA SENTINELLE PERDUE,

OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente une jolie campagne. A la droite de l'acteur, un pont rustique commençant au quatrième plan, dans lequel il disparaît en venant mourir au milieu du théâtre, à la hauteur du deuxième plan. Ce pont semble jeté sur des précipices. Au deuxième plan à gauche, la maison du meunier. Près du pont, un peuplier auquel est attaché un cerceau garni de roses; près de la maison une grange à porte charretière. La perspective est bornée par un paysage pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, FRITZ, Paysans et Paysannes allemands travaillant d'orner la maison du meunier de guirlandes de fleurs.

CHOEUR.

Amis, à l'ouvrage !
Adresse et courage,
Que tout le village
Fête ce beau jour !
Les maux de la guerre
Ne nous touchent guère,
Cet instant prospère,
Est tout à l'amour.

SCÈNE II.

Les Mêmes, BRIGITE, sortant du moulin et conduisant LAURA en costume de fiancée.

BRIGITE, montrant sa fille aux paysannes,
Voici Laura, ma chère fille.

TOUS.

Vraiment, on n'est pas plus gentille.

BRIGITE.

De sa mère, l'heureuse main,
Vient de la parer pour l'hymen.

TOUS.

Fêtons, fêtons son doux hymen.

LAURA.

De mon André, mes bons amis,
Aujourd'hui, je serai la femme ;
Il m'a promis constante flamme,
Et tiendra ce qu'il a promis.

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, à l'ouvrage,
Adresse et courage, etc.

HERMANN. Merci, mes amis, merci ; voilà de l'amitié ! venir tout exprès des villages voisins dans notre hameau pour fêter le mariage de notre fille ; c'est un beau trait ! Allons exécutez les ordres de l'ami André.

FRITZ, avec humeur. Il me semble que c'est bien assez beau comme ça pour M. André.

LAURA. Du tout, il n'y a rien d'assez beau pour lui ; vilain jaloux !

FRITZ. Fous tites ça, parce que fous en êtes amoureux comme une petite chatte.

LAURA. Dam... il est assez gentil pour ça...

BRIGITE. Et elle a raison de l'aimer, puisqu'il va être aujourd'hui son mari.

HERMANN. Tiens, Fritz, tais-toi ; tu es mon neveu, tu as des talents, tu fais bien aller un moulin, mais malgré tout ça, nous nous brouillerons si tu dis du mal de notre ami André ; il m'a sauvé la vie, morbleu ! et après, mon ancien colonel Heurtener !..

BRIGITE, d'Hermann. A propos du colonel Heurtener, tu n'as pas oublié que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où il nous maria, en nous donnant ce moulin ?

HERMANN. Oublier ce jour-là ! pas possible, femme ; v'là pourquoi je l'ai choisi pour marier not' fille... deux fêtes dans une ! je me vois encore quand j'allai demander mon congé à mon brave colonel ; ton congé, mon vieux Hermann, qui me dit ? toi qui m'as suivi pendant dix campagnes, qui ne m'a jamais quitté, tu veux te séparer de ton colonel ? l'abandonner !.. lui, avec qui tu as commencé le métier. Il n'était que capitaine, quand j'entrai au service. Nous avons fait not' chemin ensem-

ble ; il était devenu colonel , et moi sergent ; il est vrai qu'il savait lire et écrire ; ma foi , j'osai lui dire que j'étais amoureux .

BRIGITE, *minaudant*. Il me vit . . .

HERMANN. Il te trouva charmante ! tu n'avais que vingt ans , alors : Tu as payé ta dette au pays , me dit-il ; vous êtes quittes ensemble , mais je n'ai pas oublié ton attachement , ta fidélité pendant dix ans ; et pour s'acquitter de ça , il me donna mon congé , ce moulin , et une poignée de main . Oh ! la poignée de main ! je la sens encore ! aussi , depuis ce temps-là , j'donnerais mon sang pour lui ; mais je n' serai jamais assez heureux pour qu'il ait besoin de moi .

FRITZ. Qui sait ? fous afez pïen eu peison de M. Antré .

HERMANN. C'est vrai ; mais la main de la fille ne va-t-elle pas acquitter le père ?

LAURA. Ah ! oui , et de grand cœur . . .

FRITZ. Un joli mariage ! avec une sentinelle perdue !

TOUS, *surpris*. Une sentinelle perdue ! . . .

HERMANN. Oui , mes amis , oui ; ma fille va vous conter cette histoire-là , à vous autres qui n'êtes pas du pays .

LAURA. Écoutez bien . . .

Une partie des paysans se groupe près de Laura , les autres restent assis à travailler et forment tableau .

BALLADE.

PREMIER COUPLÉ.

Voilà trois mois qu'on se battait
Une nuit , près de ce village ;
Les Français , à ce qu'il paraît ,
N'eurent pas alors l'avantage .
Mon bon André , qu'on avait mis
En faction sur la montagne ;
Fut oublié par ses amis ;
Tout avait fui dans la campagne ,
Qu'on entendait encor sur les côteaue

La pauvre sentinelle ,

A son devoir fidèle ,

Répéter : qui vive ! aux échos .

TOUS.

Eh quoi , la brave sentinelle ,

A son devoir fidèle ,

Répétait : qui vive ! aux échos .

LAURA.

Oui , la pauvre sentinelle , etc !

DEUXIÈME COUPLÉ.

Bientôt , hélas ! tout près du cœur ,
Atteint d'une balle ennemie ,
Il tombe , et jure avec honneur
Qu'à son poste , il perdra la vie ;

Mais il me voit , et veut guérir ,
Puis à me suivre , il se résigne ;
Et puis il ne veut plus mourir ;
Et cependant , pour sa consigne
Nous entendons , sur nos côteaue

La brave sentinelle ,

A son devoir fidèle ,

Répéter : qui vive ! aux échos .

TOUS.

Eh quoi , la brave sentinelle , etc .

LAURA.

Oui , la brave sentinelle , etc .

BRIGITE. Et comme il est aimable , notre ami André !

HERMANN. Si bon , si loyal ! le plus joyeux et le plus leste des soldats de la garde impériale ; il est Français , je suis Allemand , nos deux nations se font la guerre , car le petit caporal ne veut s'arrêter qu'à Vienne , et il n'y est pas encore ! ça ne m'empêche pas de donner ma fille à André , vainqueur ou vaincu ; les braves sont de tous les pays .

BRIGITE. Avec ça que notre pauvre hameau , perdu dans ces bois , loin de toute communication , a été si souvent pris par les uns , si souvent repris par les autres , que sans le cœur , qui est tout Allemand , nous ne saurions vraiment pas ce que nous sommes .

HERMANN. Le fait est que nous parlons déjà français presque aussi bien que l'ennemi , excepté Fritz pourtant , qui nous a rapporté du fond de l'Allemagne , son haragouin et sa mauvaise humeur .

FRITZ. Il n'y a pas de quoi , peut-être ? tout se fait à la française , ici , grâce à M. André .

HERMANN. C'est vrai , mais ça n'empêche pas , mes enfans , que si les Français , qui nous battent dans ce moment sur les bords du Rhin , reviennent dans nos cantons , le meunier Hermann se rappellera son brave colonel , et en avant la fusillade , comme il y a six mois , parce qu'on est Allemand , et le pays avant tout .

TOUS. Oui ! oui !

HERMANN. Eh ! j'aperçois André ! diable ! il manque à l'appel le jour de sa noce , ça m'étonne ; il vient de sa guérite , comme il dit ; une bicoque , qu'il s'est fait construire au bout du pont pour être plus près de son poste . En v'là un zélé ; allons , amis , dites comme moi : Vive notre ami André !

FRITZ, *s'en allant*. Moi , je boufoir pas brononcer ça .

TOUS, *criant*. Vive not ami André!

SCENE III.

Les Mêmes, *excepté Fritz*, ANDRÉ, *accourant par le pont, un léger paquet à la main, il le donne à un paysan en entrant.*

ANDRÉ. Comment! comment! vive André, vive Laura, millezeux! vive Hermann! vive sa femme! vive tout le monde!

RONDEAU.

Bonjour ma nouvelle famille,
Bonjour ma future gentille,
Moment heureux, mes bons amis!
Montrant Laura.

De mon amour, voilà le prix.

Dans un jour aussi doux,

Tendre amant, bon époux.

Mon cœur ici fait la promesse

De brûler constamment!

Comme il brûle à présent.

Bonjour ma nouvelle famille, etc.

Enfant de régiment,

Né pendant une guerre;

Plus d'un brave, souvent

Me dit, je suis ton père;

Mais le plus surprenant,

C'est que ma bonne mère

Qui ne se fâchait guère,

Trouvait cela charmant;

C'était embarrassant.

Mais à présent, j'espère

Sans me tromper, ici,

Je puis dire aujourd'hui,

Bonjour ma nouvelle famille,

Bonjour ma future gentille,

Moment heureux, mes bons amis,

De mon amour, voilà le prix;

Ah! prenez part à mon ivresse

Dans ce beau jour, mes bons amis

Non, rien n'égale ma tendresse.

De mon amour, voilà le prix!

HERMANN. Ah ça, dis donc, pour un amoureux, et un amoureux français, tu es en retard ce matin.

LAURA. C'est vrai.

BRIGITE, *d'un ton de reproche*. En retard un jour de mariage...

ANDRÉ. C'est pour ça?

LAURA. Comment, monsieur, pour ça?

ANDRÉ. Eh sans doute! mes amis, le service d'abord... J'ai fait ma faction double ce matin, pour pouvoir en faire une autre ce soir auprès de ma petite Laura.

HERMANN, *riant*. Bah! ta faction; depuis trois mois que tu y es en faction, ils t'ont oublié.

ANDRÉ. Ça y ressemble, évacuer le pays, et me laisser là; morbleu! je ne leur pardonne pas ça, à mon vieux sergent, surtout (*Avec sensibilité.*) mon meilleur camarade! mon seul ami! mon brave Marengo! mon parrain, qui m'avait mis lui-même en faction là-haut!.. (*Montrant le pont.*) en me promettant de venir me relever; je ne devais pas m'attendre à ça, à moins qu'un boulet de canon lui ait troublé la mémoire, alors, il n'y aurait pas de mauvaise volonté de sa part; le fait est que sans vous, père Hermann, j'quittais l'poste.

HERMANN. Ma foi, il ne s'en fallait de guères, si je t'avais trouvé là-haut, sur ce pont, un quart-d'heure plus tard, tu ne serais pas aujourd'hui mon gendre.

ANDRÉ. Une faction de trois jours, c'est un peu long; aussi, quand je fus remis, grâce à vos soins, père Hermann, j'voulus rejoindre; pas moyen; ce pays isolé, était coupé par vos troupes allemandes; fallut rester sous peine d'être fait prisonnier, d'ailleurs, je me dis, je connais les camarades, ils reviendront, j'attendrai, mais c'est égal, vous m'avez rendu là un joli service.

HERMANN. Et toi, donc, un mois après, ne m'arrachas-tu pas aux eaux de ce torrent qui allait m'entraîner?

ANDRÉ. Allons, taisez-vous donc, père Hermann. (*Montrant Laura.*) Quand on paie ses dettes comme ça...

LAURA, *d'André*. Dites donc, monsieur, est-ce qu'une fois mon mari, vous allez passer vot' temps à monter la garde là-haut?

ANDRÉ. Soit tranquille, ma petite Laura, les nuits, je monterai la garde auprès de ma femme, mais le jour, deux factions de rigueur sur le pont, une le matin, une le soir, pour l'acquit de ma conscience, et ça, corbleu! jusqu'à ce qu'on vienne me relever; que veux-tu? sentinelle perdue, c'est un état comme un autre.

HERMANN, *riant*. Je t'engage à faire mettre cet état là dans le contrat.

ANDRÉ, *montrant son cœur*. Le contrat!.. mon devoir est gravé là, père Hermann, c'est comme si le notaire y avait passé; mais à propos de notaire, il ne vient pas vite, le vôtre.

BRIGITTE. Ah! dam, c'est qu'il y a deux

bonnes lieues d'ici au bourg le plus voisin et puis, il n'est pas amoureux.

ANDRÉ. Quand ils s'agit d'mariage, les notaires devraient toujours aller l' pas de charge... Je cours le trouver, moi ; je vous l'amènerai, lui, sa perruque et son contrat... je n' vous dis que ça. (*Aux paysans.*) Allons, allons... qui m'aime me suit!

Laura fait un mouvement pour accompagner André.

BRIGITTE. Eh bien! not' fille où vas-tu donc ?

LAURA. Dam, ma mère... il a dit : qui m'aime suit.

Plusieurs paysans suivent André, qui sort par la gauche du spectateur.

HERMANN, *aux autres paysans.* Vous, enfans, entrez dans notre grange et préparez tout pour le repas de noce.

Les paysans entrent dans la grange située près de la maison d'Hermann.

SCENE IV.

HERMANN, BRIGITTE, LAURA, FRITZ, *accourant par la droite.*

FRITZ. Père Hermann ! mère Hermann ! (*Tombant sur une chaise.*) Ouf!..

TOUS. Eh! bien, qu'as-tu donc ?

FRITZ. La guerre!

On entend le canon dans le lointain.

TOUS. Est-il possible !

FRITZ. Barbleu égoutez la ganon.

HERMANN, *tristement.* Tôt ou tard nous devons nous y attendre... (*A Fritz.*) Al-lons imbécille!.. parles, qu'as-tu appris?..

FRITZ. Impécille!.. impécille! j'afre rien abbris... j'afre seulement fu des militaires Français, ils m'ont parlé avec leur langue, et moi j'ai fuir avec mes champes.

LAURA. Ah! mon Dieu! si ils allaient m'emmener mon mari, et avant la noce encore!

HERMANN. Silence! les voici. Brigitte, Laura, rentrez toutes deux (*A Fritz*) et toi va dire à nos amis de ne se montrer à ces Français que lorsque je les avertirai.

FRITZ. Pourquoi donc, père Hermann?

HERMANN. Vas, te dis-je, j'ai mes raisons.

Fritz rentre dans la grange.

SCENE V.

Les Mêmes, UN CAPITAINE, Le Sergent MARENGO, etc. Hermann, Brigitte et Laura sont rentrés dans la maison, à la

porte de laquelle ils s'écoulent les Français en excitant d'en être vus.

LE CAPITAINE, *entrant avec Marengo par la gauche du spectateur.* Songes-y, mon vieux sergent, le succès de la campagne dépend de la reconnaissance que nous faisons en ce moment; et si tu te trompais?

MARENGO, *examinant le pays.* Moi! me tromper sur cet endroit-là? allez, j'ai de trop bonnes raisons pour me rappeler... (*Avec sensibilité.*) V'là trois mois que nous avons abandonné le pays; mais corbleu! je m'en souviendrai toujours. (*Il s'essuie les yeux.*) Allons millelieux! quand je m'attendrirai pour lui!.. ça ne me le rendra pas!

LE CAPITAINE. Eh! bien, qu'as-tu donc? tu es ému... troublé..

MARENGO. T'nez, mon capitaine, on n'est pas maître de ça... un vieux souvenir. (*Touchant son cœur.*) Qui me tient là... et que la vue de ce pont a réchauffé. (*Montrant le chemin du pont.*) Mais je vous l'répète capitaine v'là le sentier qui nous livrera demain à l'aurore, le feld maréchal Heurtener et sa division.

HERMANN, *à part.* Qu'entends-je? mon ancien colonel.

BRIGITTE et LAURA, *à la porte de la maison, et à part.* Not' bienfaiteur.

MARENGO, *continuant.* Et permettez-moi de vous faire observer qu'il est important de garder ce défilé, car une fois que nous en serons maîtres... pas un homme de la troupe du maréchal ne peut en réchapper... taillés en pièces... ou prisonniers!..

HERMANN, *à part.* O ciel!.. que faire?..

LE CAPITAINE. Il faudrait cependant s'assurer de la position de l'ennemi et si nous pouvions prendre des renseignements.

MARENGO, *voyant Hermann qui s'est approché.* Tenez, capitaine, justement j'aperçois quelqu'un, et si je ne me trompe pas, nous sommes en pays de connaissance.

HERMANN. C'est vrai sergent je me rappelle..

MARENGO. Quand nous avons pris possession de ce village il y a trois mois, nous avons ma foi trouvé chez vous bon gîte et bonne table.

HERMANN. Dam! j'ai fait de mon mieux. (*A part.*) Pour sauver mon moulin.

LE CAPITAINE. Seriez vous par hasard du nombre de ces braves Allemands qui souffrent impatiemment le joug de l'Autriche et qui sont en secret partisans des Français?

HERMANN, à part. Quelle idée. (*Haut.*) Eh bien! oui, capitaine, c'est cela même, je puis vous l'avouer. (*À demi-voix.*) Vous êtes avec des alliés, des amis de la France.

LE CAPITAINE. En ce cas mes enfans, vous n'hésitez pas à me dire où conduit ce pont.

HERMANN, très troublé. Ce pont?..

Ici Fritz ressort de la grange et écoute au milieu du théâtre.

LE CAPITAINE. Est-il vrai qu'en le traversant nous puissions cerner les troupes campées à deux lieues de ce village, dans la vallée.

HERMANN. Mon capitaine, je l'ignore. (*Avec intention.*) Et je suis sûr que personne ici ne vous en dira plus que moi.

FRTZ, s'avançant vivement. Laissez donc! laissez donc! mon oncle... est-ce que je ne mène pas tous les chœurs mes chères paitre par là. les pauvres petites pêtes!.. ils connaissent ce chemin-là comme leur maître.

HERMANN, bas à Fritz. Silence!.. veux-tu donc livrer notre bienfaiteur.

FRTZ, étonné. Ah!..

LE CAPITAINE, avec bonté à Fritz. Allons, mon ami, répondez-moi, la nuit approche et nous n'avons pas de temps à perdre.

FRTZ, regardant Hermann qui lui fait signe de se taire. Ma capitaine, je safre bas... ni mes chèvres n'on plus... les pêtes, ça oublie si vite!

MARENGO, le désignant. On s'en aperçoit. (*Au capitaine.*) Mon capitaine tout ça n'est pas clair je vais aller moi-même à la découverte et je vous en rendrai bon compte.

LE CAPITAINE, à Marengo. Vas, mon brave; moi je vais faire part de notre reconnaissance au quartier-général, et nous reviendrons occuper ce poste important.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE CAPITAINE à Hermann et à Fritz.

Braves alliés de la France,

Vous défendrez avec nous ce pays.

HERMANN, avec intention et appuyant sur les mots.

Oui, croyez nous... avec vaillance

Nous combattrons nos ennemis!..

LE CAPITAINE.

Vous le jurez.

HERMANN, avec intention.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

Et vous tiendrez votre serment?

HERMANN.

Ce serment-là nous le tiendrons sans peine.

LE CAPITAINE, montrant le pont.

Gardez surtout ce chemin important!

HERMANN, avec feu.

Il sera gardé bravement.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE et MARENGO.

Partons et bientôt la victoire,

En ces lieux guidera nos pas!

Montrant le pont.

Que ce chemin mène au trépas

Où qu'il nous conduise à la gloire.

Le capitaine sort du côté où il est entré, et Marengo par le pont.

SCENE VI.

Les Mêmes, *exceptés*, LE CAPITAINE, et MARENGO.

Les paysans ressortent mystérieusement de la grange; à Hermann à voix basse.

Ils sont partis, plus de mystère
Apprenez-nous donc vos projets?
D'abord ici, pourquoi nous faire
Passer pour amis des Français,

HERMANN.

Mes chers amis, ruse de guerre.

TOUS.

Ruse de guerre.

HERMANN.

Il faut sauver l'honneur

A notre bienfaiteur.

TOUS.

Sauvons, sauvons l'honneur

A notre bienfaiteur

Mais comment?

HERMANN.

Je m'en charge.

TOUS.

Le moyen!..

HERMANN.

Gagner au large.

A l'insu des Français aller le prévenir.

LAURA et BRIGITTE.

Dans ce trajet, mais vous pouvez périr.

HERMANN.

Périr!

Ah! pour mon colonel, quel bonheur de mourir!

Mes amis bientôt la victoire

Loin d'ici guidera nos pas,

Montrant le pont.

Que ce chemin mène au trépas,

Où qu'il nous conduise à la gloire.

TOUS.

Il a raison... oui bientôt la victoire

Loin d'ici guidera ses pas
 Que ce chemin mène au trépas
 Ou qu'il nous conduise à la gloire.

HERMANN. Je ne puis partir qu'à la nuit tombante... plutôt, je serais aperçu, arrêté par les Français, et tout serait perdu.

BRIGITTE. Mais à la nuit il sera peut-être trop tard.

HERMANN. Non, non... tant que le défilé du pont sera libre... d'ailleurs je les ai bien entendu... ils ne doivent attaquer que demain, et nous croyent de leurs amis! ainsi, jusques-là, motus... fiez-vous à moi! et surtout qu'André ne se doute de rien...

ANDRÉ, dans la coulisse. Nous voilà nous voilà.

HERMANN. Le voici!.. de la joie, de la gaité ce matin. (*A part.*) Et morbleu, s'il le faut, des coups de fusil ce soir.

LAURA. Eh bien! v'là qu'est gentil!..

SCENE VII.

Les Mêmes, ANDRÉ, ramenant le notaire.

ANDRÉ. Nous voilà! nous voilà! quand je vous disais que j'vous l'amènerais, et il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour venir, le cher tabellion... Il est vrai que je l'ai trouvé en déroute complète... j'ai rendu un fameux service à ses chiens tout de même; sans moi, l'étude était au pillage, et le notaire en réquisition.

HERMANN. Que dis-tu?

ANDRÉ. A peine vous eus-je quitté que j'appris le retour de nos braves; je doublai le pas pour ne pas perdre de temps, parce qu'on peut très bien se marier le matin et se battre le soir.

LAURA. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc là?

ANDRÉ. En arrivant chez le patron, je trouvai l'étude sens dessus dessous, les clercs en fuite, et le notaire mis à contribution pour conduire un convoi de vivres au quartier-général. Un notaire en réquisition!.. Ces diables de Français ont des idées... j'arrangeai l'affaire avec une douzaine de bouteilles vin; mais, ma foi, quelques minutes plus tard, nos braves envoyaient à l'ennemi les contrats de mariage en fumée, et les actes de décès en cartouches.

LAURA. Voyez! il en est tout pâle, ce pauvre notaire.

ANDRÉ. Et comme je lui ai conservé sa collection de contrats de mariage, par re-

connaissance il est venu tout de suite pour faire le mien; car je pense que ça tient toujours, père Hermann.

HERMANN, lui donnant la main. Si ça tient! tu as ma parole, tu auras ma fille; libre à toi d'aller ensuite te battre, si ça t'amuse, et de revenir à la paix faire la guerre à ta femme!

ANDRÉ. Voilà parler! Je vas mettre mon habit de cérémonie, l'uniforme de notre belle garde impériale! Un jour de noce, faut bien se parer, et Napoléon nous a donné là une jolie toilette.

HERMANN. Comme tu voudras, mon garçon. Dans ce pays isolé, il n'y a pas de bourguemestre pour t'en empêcher; mais, excepté ça, tout se fera à l'allemande; plus de chants français, plus de danses françaises, en temps de guerre, faut-être de son pays!

ANDRÉ. Va, comme vous dites, père Hermann, je me battraï à la française, et nous danserons à l'allemande.

TOUS LES PAYSANS, répétant. A l'allemande!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Si le canon de France
 N'interrompt pas le bal;
 Au lieu de contredanse
 Nous valserons par déférence
 Pour votre honneur national.

TOUS.

Valsons amis, valsons, car voilà le signal.
 Tous valsent sur l'air que chante André.

ANDRÉ.

PREMIER COUPLETT.

Qu'une valse légère
 Mes amis a d'appas;
 D'une amante bien chère,
 On rassure les pas.
 La fillette timide,
 Oubliant sa frayeur,
 Cherche au bras de son guide,
 Un appui protecteur,
 Et la valse décide
 Bien souvent du bonheur.

TOUS.

La valse est pour l'amour un plaisir enchanteur.

ANDRÉ et LAURA.

Oui, valser quand on aime,
 C'est le bonheur suprême,
 Et je sens par moi-même
 Qu'il peut rendre amoureux.

A l'objet de sa flamme,
On semble unir son ame,
Et sans craindre le blâme,
On fait de doux aveux.

Oui, valser quand on aime, etc.

DEUXIÈME COUPLLET.

LAURA.

D'une vive harmonie,
Ecoutez les éclats ;
Le plaisir nous convie
A d'aimables ébats ;
Mais l'amour en cachette,
Nous menace en vainqueur ;
Car l'amant qui nous guette,
Quand il est bon valseur,
Fait tourner notre tête,
Au profit de son cœur,
Et la valse décide
Bien souvent du bonheur.

Ils entrent tous en valsant dans le moulin, suivis de Hermann et de sa femme.

HERMANN, à sa femme qui valse avec Fritz.
Comment, not' femme, à ton âge. (A Fritz.) Allons, toi, dresse la table pour le contrat, nous signerons ici.

SCENE VIII.

FRITZ, puis MARENGO, paraissant sur le pont.

FRITZ, *apprêtant une table auprès de la porte du moulin.* C'est ça dresse la table!.. c'est agréable d'apprêter ce qu'il faut pour le contrat de M. André à la place du mien; c'est comme si ch' mettais le confert pour en regarder tiner un autre, quand chai faim moi-même.

MARENGO, *au fond.* Interrogeons c' pay-san, peut-être que par lui...

FRITZ, *sans le voir, arrangeant la table et les papiers avec humour.* Moi qui attendais les dix-huit ans de la betite Laura pour lui faire mon cour, v'là c' goquin d'André qui l'épouse à dix-sept.

MARENGO. André, dit-il? Eh! l'ami?

FRITZ, *effrayé.* — A part. Jésus meingott! flà encore cette filaine moustache.

MARENGO. Ne parliez-vous pas d'André tout à l'heure?

FRITZ. Tiens! est-ce qu'ils se connaissent?

MARENGO. Et quel est cet André?

FRITZ. C'est un Français, un soldat, un mafais suchet qui fous prend fos femmes.

MARENGO, *ému.* Et depuis combien de temps est-il dans ce pays?

FRITZ. Depuis trois mois.

MARENGO. Trois mois!.. Et que fait-il ici?

FRITZ. Il fa se marier, et afec ma future encore...

MARENGO. Se marier... et v'là pourquoi il a déserté. Se marier, corbleu! pour mettre au monde de petits déserteurs. Ah! j' saurai bien l'en empêcher!

FRITZ. J' fous en prie! essayez, monsieur le soldat.

MARENGO. Où est-il?

FRITZ. Tans le moulin.

MARENGO. Va le chercher.

FRITZ. Cbi fas.

MARENGO. Arrête!

FRITZ, *revenant.* Me flà.

MARENGO. Qu'allais-je faire? Si je le vois, le devoir, la discipline me commandent de l'arrêter.

FRITZ, *surpris.* L'arrêter!

MARENGO. Je ne le verrai pas; mais je lui dois encore un conseil, et j'aurai le courage de lui donner. J' n'ai jamais aimé que lui dans ma vie... tous deux enfans de la balle, nous étions toute not' famille...c'est moi qui le premier lui ai mis le fusil sur l'épaule, et la pipe à la bouche; l'ingrat m'a oublié, pourquoi n'ai-je pas fait comme lui!.. (Il s'approche de la table sur laquelle Fritz, pendant le commencement de la scène, a tout préparé pour le contrat. Il s'assied, et écrit en se dictant tout haut.)

« Nous avons vécu ensemble, j' croyais » que nous mourrions d' même; il n' fal- » lait qu'une bonne occasion pour ça; mais » tu n'as pas rejoint, donc tu as déserté! » moi qui ne déserteai que pour l'autre » monde, je finirai mieux que toi, à moins » que tu ne suives mon conseil. En deux » mots, le v'là: Va te faire tuer, et je serai » pour la vie, ton ami, Marengo.»

Poste-criptum. « Dépêche-toi de traver- » ser le pont avant que nous n'y ayons pla- » cé nos védettes, tu n'as que ce chemin » pour te faire casser la tête, car nous allons » faire garder ce défilé, qui peut seul nous » livrer à l'ennemi, dont tu auras l'agrément de rencontrer dans la vallée les bou- » lets et autres dragées. »

Bruit dans la coulisse. Il plie la lettre et la laisse sur la table du contrat.

FRITZ. Tenez, le flà qui fient avec la noce; j' les entends.

MARENGO. Pauvre André! mon ami! j' donnerais mon bras pour le voir encore

une fois. Allons, du courage! (*Il s'essuie les yeux.*) Partons!

SCENE IX.

FRITZ, HERMANN, BRIGITTE, LAURA, ANDRÉ, LE NOTAIRE, LES VILLAGEOIS.

André a son uniforme; ils sortent du moulin vivement.

HERMANN. Allons, allons, mes amis, les papas ont assez bu, les enfans ont assez dansé; dépêchons-nous maintenant de signer le contrat.

FRITZ, *s'en allant.* Gare la bombe!

ANDRÉ, *prenant la plume.* Père Hermann, j'attendais le commandement, je suis sous les armes. (*Il s'approche de la table.*) Signons! Que vois-je! une lettre!

TOUS. Une lettre!

ANDRÉ. A mon adresse.

TOUS. A son adresse!

ANDRÉ, *lisant l'adresse.* « A André où il sera. » Que signifie? (*L'ouvrant.*) Qui diable peut m'écrire? Je ne me trompe pas, je reconnais cette écriture... c'est celle de Marengo... v'là les pattes de mouches de mon vieil ami! Lisons! (*Après avoir lu.*) Est-il possible?

TOUS. Parle! Qu'as-tu?

HERMANN. Que dis cette lettre?

ANDRÉ, *à part.* André déserteur!.. morbleu c'est ce que nous verrons... va te faire tuer!.. il est bon là, Marengo mon excellent parrain avec ses dragées, quand c'est lui qui est cause!..

HERMANN. Ah! ça, voyons, nous expliqueras-tu?..

LAURA. Il est fou, c'est sûr...

ANDRÉ, *à part.* Allons, allons, du courage!.. (*Regardant Laura.*) c'est dur, au moment... n'importe, le devoir d'abord, le plaisir ensuite... père Hermann, ma p'tite Laura, ma bonne mère ne m'en voulez pas... (*À part, regardant le pont.*) Ah! c'est là le passage qui doit livrer l'ennemi, c'est bon à savoir; André, déserteur, va te faire tuer!.. non, morbleu! je suis dans mon droit, je n'irai pas chercher les boulets... ils sauront où me trouver, ce n'est pas à moi à faire les avances.

Il sort en courant par le pont.

HERMANN, *l'appelant.* André, André... où va-t-il? que signifie?..

LAURA, *pleurant.* Là, au moment de m'épouser!.. ah! mon Dieu! ça commence joliment ce mariage-là... s'il me quitte

comme ça avant la noce, qu'est-ce que ça sera donc après?

BRIGITTE. C'est affreux!

HERMANN. Console-toi, ma pauvre enfant, (*On entend le canon.*) je saurai ce que ça veut dire, et nous verrons... (*Le canon redouble.*) Ah! mon Dieu! est-ce que l'affaire serait déjà engagée... Rentre, notre femme, suis ta mère, Laura, et ne te déssole pas... parce que ton André... tu l'épouserai ou il dira pourquoi.

BRIGITTE, *Embrasse-nous notr' homme et va-t-en...* je tremble, mais c'est égal... à quelque prix que ce soit il faut que tu voies le colonel.

HERMANN. Je le verrai, je le verrai, je passerais dans le feu pour ça.

Brigitte, Laura et les paysannes rentrent vivement dans la maison et dans la grange. Tous les Hermann se groupent autour d'Hermann; sur la ritournelle du premier couplet.

CHANT NATIONAL.

PREMIER COUPLET.

HERMANN.

Rappelez-vous ce vieux refrain
Que répétaient à leurs compagnons
Nos ayeux, en quittant soudain
Au bruit du canon, leurs montagnes:
« Femmes, oubliez vos douleurs!
« Au pays appartient la vie!
« Vaut-il pas mieux pour la patrie
« Verser du sang que des pleurs! »

Ici la nuit commence à venir, mais elle est très claire jusqu'à la fin de la pièce.

TOUS.

Vaut-il pas mieux pour la patrie
Verser du sang que des pleurs.

DEUXIÈME COUPLET.

HERMANN.

Dans tous les temps à tous enfans,
Les nôtres ont appris l'histoire
D'un pays dont les habitans
Avaient tout souffert pour sa gloire;
Honneur à ces nobles vainqueurs
Qui disaient en perdant la vie:
« Du destin bravons la furie,

« Vaut-il pas mieux pour la patrie
« Verser du sang que des pleurs. »
Vaut-il pas mieux, etc.

CHOEUR.

Enfans! aimez-vous
Et du sein de l'ombre

Partiront vos coups,
Car la nuit est sombre;
Amis armons-nous
Et du sein de l'ombre
Partirons nos coups,
Marchons en silence,
Et que la prudence
Conduise vos pas;
Saisissons nos armes,
Bravons les alarmes,
Bravons le trépas!

*Les paysans sortent mystérieusement de tous côtés
excepté de celui du pont.*

SCÈNE X.

HERMANN, ANDRÉ.

HERMANN. L'essentiel était que le chemin du pont fut libre, et Dieu merci il l'est encore. *(A ce moment an aperçoit André en sentinelle sur le haut du pont.* Allons, Hermann, fais ton devoir; la nuit est assez noire, maintenant en avant.

Il monte en courant le chemin du pont et se trouve en face d'André.

ANDRÉ, *lui barrant le passage et reprenant le ton soldat jusqu'à la fin de la scène.* On ne passe pas!

HERMANN, surpris. André!

ANDRÉ. Lui-même, beau-père... fidèle au poste, comme vous voyez.

HERMANN. Et que fais-tu là?

ANDRÉ. J'ai repris mon service, je monte ma garde.

HERMANN. Et pourquoi?

ANDRÉ. Pourquoi? eh parbleu! pour suivre la consigne, pour faire ma faction, obéir à mon sergent, et gagner ma paye.

HERMANN. Et c'est pour venir te mettre là, que tout à l'heure tu as quitté ma fille?

ANDRÉ. Juste, ça m'a coûté, mais je le devais, et je vous sais bon gré, beau-père, d'avoir empêché le capitaine de garnir le poste, vous avez pensé que j'étais là... c'est bien ça, corbleu! vous avez défendu mes droits en ami, parlez-moi d'un beau-père qui connaît les réglemens.

HERMANN. Allons, allons, mon cher André, le temps presse, j'ai affaire de l'autre côté; laisse-moi passer.

ANDRÉ, *abaissant son fusil.* On ne passe pas!

HERMANN. Plaisantes-tu?

ANDRÉ. Toujours, père Hermann, quand il n'agit pas de service... une fois l'arme

au bras, nous reprenons le ton martial, nous mettons la gaité aux arrêts, et l'aplomb à l'ordre du jour.

HERMANN, *vivement.* Eh! corbleu! je passerai.

ANDRÉ. Non, corbleu! vous ne passerez pas!

HERMANN. Et qui t'a ordonné?..

ANDRÉ. Tenez, beau-père, je ne suis ni sourd ni manchot... je sais que le poste est important, j'vous connais, vous aimez vot' pays, et si vous t'nez tant à gagner la forêt, o' n'est pas pour y cueillir la noisette... ainsi donc, croyez-moi, n'insistez pas... je vous aime... comme un ami, je vous vénère comme père... mais quand l'doivre parlo, le cœur se tait, et voilà.

Il se remet à marcher sur le pont.

HERMANN. Ecoute André, tu sais que c'est à mon ancien colonel que je dois tout ce que je possède, not' petite fortune, ce moulin, la dot de ma fille.

ANDRÉ. Eh bien?

HERMANN. Eh bien, notre bienfaiteur est perdu, si je ne vais le prévenir qu'il sera surpris cette nuit par les Français.

ANDRÉ. Diable! père Hermann, c'te fortune, ce moulin, c'te dot, ne m'avez-vous pas dit que ça serait un jour pour moi?

HERMANN. Sans doute.

ANDRÉ, *avec résolution.* Eh bien, alors, je rendrai le moulin, la fortune et la dot; mais aujourd'hui, je conserverai mon honneur, j'observerai ma consigne, et vous ne passerez pas.

HERMANN. Si tu me réduis au désespoir, je ne te donnerai pas ma fille.

ANDRÉ, *s'arrêtant.* Vot' fille!..

HERMANN. Je retirerai ma promesse..... ma parole...

ANDRÉ. Vot' parole, allons donc, je ne le crains pas, vous êtes un vieux soldat.

HERMANN, *d part, redescendant les marches du pont.* Quelle idée! le colonel est campé devant la vallée... ses vedettes ne doivent donc pas être éloignées de ces lieux sans danger... en quelques minutes... il est facile de prévenir les sentinelles avancées... Ah! M. André, je saurai bien vaincre votre fermeté... et vous ne résisterez pas à tout le monde comme au vieux Hermann.

Il rentre vivement dans le moulin.

SCENE XI.

ANDRÉ, *seul, qui s'est promené le long du pont, regardant en bas.*

Il n'y est plus. Ouf! l'attaque était vigoureuse, mais la défense a été belle... c'est égal, c'te faction-là peut compter double... comme une campagne... Brr... hrr... la soirée est fraîche, en avant la chanson. Voyons! laquelle: *Le Périlleux voltigeur*. Diable! comment ça commence-t-il? Voyons, est-ce que la mémoire déménage?

Il chante.

CHANSONNETTE.

PREMIER COUPLÉ.

Honneur,
Honneur au voltigeur!
Qui voltige,
Qui voltige,
De fleur en fleur,
De tige en tige;
Car toujours le voltigeur
Est un papillon pour le cœur.
Sur les boulevards de Paris,
En voyant not' mine guerrière,
J'entendais plus d'une beauté fière,
Dire: Quels superbes conscrits!
C'est qu' morbleu nous étions gentils;
Oui, très gentils,
Oui, fort gentils,
Honneur, honneur au voltigeur, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ,

Le voltigeur est dangereux
Pour chaque fillette jolie,
Chez l'ennemi comme dans sa patrie,
Il fait des ravages affreux;
Il n'est pas permis sous les cieux
D' voir un mortel plus périlleux!
Honneur au voltigeur, etc.

SCENE XII.

ANDRÉ, *sur le pont, HERMANN, un papier à la main, sortant du moulin avec LAURA.*

HERMANN, *bas à Laura.* Tu m'as entendu?

LAURA. Oui, mon père!

HERMANN. A deux cents pas au-delà du pont, tu verras un factionnaire, et tu lui remettras ce papier.

LAURA. Oui, mon père!

HERMANN. Tâche de réussir... ton mariage en dépend.

LAURA. Oui, mon père. Ah! mon père, faudra-t-il risquer le baiser?..

HERMANN. Comme tu voudras, c'est ton mari. Allons, je te laisse; courons guetter le retour des Français.

Il sort.

SCENE XIII.

LAURA, *en bas.* ANDRÉ, *sur le pont.*

ANDRÉ, *répétant son refrain.*
Honneur au voltigeur, etc.

LAURA, *d part.* Tiens! il chante! il paraît qu'il s'amuse tout seul. (*Riant.*) Eh! eh! eh! Qu'est-ce que vous faites donc là-haut, dites donc, monsieur?

ANDRÉ. Ah! v'là ma petite Laura!.. (*S'appuyant sur son fusil.*) Tu savais donc que j'étais là?..

LAURA. Moi? Oh! mon Dieu! que vous soyez là où autre part, ça m'est bien égal.

ANDRÉ. J'parie que non!

LAURA. Ah! mon Dieu si! un futur comme vous!.. A propos de ça, vous voulez donc être toute votre vie mon futur... puisque vous me laissez là au moment de m'épouser.

ANDRÉ. Dieu! que t'es jolie!..

LAURA, *a part, avec joie.* V'là que ça prend, v'là que ça prend.

ANDRÉ. Je t'adore!

LAURA. Ah! oui de loin... c'est aisé à dire ça... mais, depuis trois mois que vous me le dites, vous me prouvez le contraire.

ANDRÉ. Comment?

LANRA. Eh oui, quand on s'adore, on est tendre, et vous êtes p't-être tendre vous? Quand vous avez dit: Corbleu! je t'aime! morbleu, je t'adore! vous croyez qu' vous n'avez pus rien à dire.

ANDRÉ. Laisse donc, je ten dirais d'ici à demain.

LAURA. Ah! oui, c'est pour ça que vous allez passer la nuit à vous promener là-haut... mais voyez donc s'il viendra seulement m'embrasser?

ANDRÉ. Ce n'est pas faute d'envie.

DUO.

LAURA.

Allons, allons, venez le prendre,
Ce baiser d'un amour bien tendre,
ANDRÉ, *toujours sur le pont, et à part.*
Je crois de me laisser tenter!

LAURA, *d'un ton de reproche.*

Ne faut-il pas vous le porter?

C'est bien assez de vous attendre.

ANDRÉ.

Pour toi, mon cœur est plein d'amour.

LAURA, *en bas.*

Allons, venez !

ANDRÉ, *même jeu.*

Je rêve de toi nuit et jour.

LAURA, *en bas.*

Allons, venez !

ANDRÉ, *toujours sur le pont.*

Venir, hélas ! j'en meurs d'envie.

LAURA.

Allons, venez !

ANDRÉ, *même jeu.*

Pour toi je donnerai ma vie.

LAURA, *s'asseyant sur une chaise au milieu du théâtre.*

Eh ! bien, venez ! qui peut vous arrêter ?

ANDRÉ, *même jeu.*

J'ai peur de me laisser tenter !

LAURA.

Allons, venez, venez le prendre,
Ce baiser d'un amour si tendre.*(D'un ton de reproche.)*

Ne faut-il pas vous le porter ?

C'est bien assez de vous attendre.

(Elle se lève.)

Il ne vient pas,

Surprise extrême.

Loin de ce qu'il aime

Qui donc retient ses pas ?

ANDRÉ.

Je n'ose pas,

Douleur extrême.

Loin de ce que j'aime,

L'honneur retient mes pas.

(Il descend un peu.)

Si j'essayais avec prudence ;

Un baiser, c'est si vite pris.

LAURA, *le regardant à la dérobée.*

Enfin, je le vois qui s'avance.

ANDRÉ, *remontant précipitamment.*

On vient... j'ai craint d'être surpris.

LAURA.

Il s'en va, vraiment c'est indigne,

Me préférer une consigne.

ANDRÉ.

Je n'ose pas

Chagrin extrême, etc.

LAURA.

Il ne vient pas, etc.

ANDRÉ, *regardant autour de lui.*

Je me trompais, ce n'était rien.

LAURA, *à part avec joie.*

Pour cette fois, le voici bien.

ANDRÉ, *s'approchant de Laura.*

Amour ! veille sur ton ouvrage !

LAURA.

Pour fuir qu'il faudra de courage.

ANDRÉ.

Me voilà !

LAURA.

Le voilà !

ANDRÉ.

Comme mon cœur palpite.

LAURA.

Le voilà !

ANDRÉ.

Me voilà !

LAURA.

Comme mon sein s'agite.

ANDRÉ, *l'embrassant.*

Ah ! que c'est doux un baiser de Laura.

LAURA.

Pour s'enfuir qu'il faudra de courage

ANDRÉ.

Amour ! amour, veille sur ton ouvrage !

(Voulant l'embrasser.)

Encore un ?

LAURA.

Non pas, ma foi !

ANDRÉ.

Ne faut-il pas que je te rende,

Celui que j'ai reçu de toi ?

(L'embrassant malgré elle.)

C'est un baiser de contrebande !

LAURA, *se moquant de lui.*

De contrebande ? Ah ! tu le crois ?

(Se sauvant vers le pont.)

Voici pour en payer les droits !

ANDRÉ, *courant après elle, et la rattrapant, en parlant. Halte-là, mademoiselle.*

Avant l'hymen, malgré l'usage,

Si vous passez aux ennemis,

Que ferez-vous pour les amis

Après notre heureux mariage.

ENSEMBLE.

Avant l'hymen, etc.

LAURA.

Avant l'hymen, malgré l'usage,

Oui je passais aux ennemis ;

Mais mon père l'avait permis

Pour hâter notre mariage.

ANDRÉ, *la retenant, et lui barrant le passage.* Ah ! tu étais aussi dans la conjuration. Morbleu ! si les femmes s'en mêlent, j'appellerai du renfort... Et où allais tu comme ça ?LAURA, *embarrassée.* J'allais... j'allais à quelques pas seulement.

ANDRÉ. Tu allais, tu allais, où tu n'iras pas... Eh bien, c'est ça, j'enverrai ma fiancée en éclaireur ! Joli métier que vous fai-

siez là, mainzelle, et qui vous a ordonné d'aller reconnaître l'ennemi?

LAURA. Dam! c'est mon père.

ANDRÉ. Allons, il paraît que le père Hermann y tient. (*On entend le tambour dans le lointain.*) Le tambour, vite au poste!

Il remonte sur le pont.

SCÈNE XIV.

ANDRÉ, sur le pont, **LAURA**, en bas, **HERMANN**, accourant.

HERMANN. L'ennemi approche.

LAURA, montrant André. Mon père il n'a pas voulu.

HERMANN. Eh bien, je ne connais plus rien... encore une minute, et tout est perdu... Tu le veux, André; je saurai te forcer à nous livrer le passage.

Il court près de sa maison et sonne une cloche.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, **BRIGITTE**, sortant du moulin, Tous les Paysans, accourant avec des haches, des pioches, des faux, et d'autres instrumens aratoires.

CHŒUR (*A Hermann.*)

A ce signal nous accourons!

Nous vous offrons
Nos bras, notre vie,
Et nous jurons
Que nous mourrons
Pour la patrie.

HERMANN, montrant le pont. Enfants, suivez-moi! il s'agit de la gloire de votre pays, et de la vie de vos compatriotes. Les paysans armés se précipitent en foule vers le pont.

ANDRÉ, se mettant en défense. Corbleu! vous me passerez sur le corps avant de traverser.

HERMANN, se précipitant sur le pont. En avant!

ANDRÉ, couchant en joue Hermann. Un pas de plus, beau-père, et je fais feu.

LAURA et **BRIGITTE**. O ciel!

Elles courent à Hermann. On bat la charge dans la coulisse, une compagnie française entre au pas de charge par la première coulisse à la droite de l'acteur, précédée de Marengo. Ils s'arrêtent à la vue du tableau.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, **LE CAPITAINE**, **MARENGO**, Soldats.

LE CAPITAINE. Que vois-je? ce poste attaqué par nos alliés?

HERMANN. Non, capitaine, par de braves ennemis, à qui la ruse a porté malheur, et qui vous feront, maintenant, franchement la guerre.

Apercevant André.

LE CAPITAINE. Une védetto sur ce pont! qui l'a posée?

ANDRÉ. Qui, mon capitaine? Eh! nom d'une pipe, c'est votre brave sergent Marengo.

MARENGO, jetant un cri. André!

ANDRÉ. Eh oui, morbleu! André qui a fait une faction de trois mois à ton intention.

LE CAPITAINE. Que signifie?

ANDRÉ. Ça signifie, mon capitaine, que vous n'auriez pas dû laisser là un pauvre factionnaire... je suis à reverdir sur ce pont depuis trois mois; et vous voyez, du reste, que le poste n'a pas été mal défendu.

LE CAPITAINE, rient. Très bien! mon brave! et en faveur de la défense, j'oublie ce qu'il peut y avoir de trop régulier dans ton obéissance militaire; mais tu peux quitter ton poste, il y a une trêve de six mois.

TOUS. Une trêve!

LE CAPITAINE, à André toujours sur le pont. Eh bien! pourquoi ne descends-tu pas?

ANDRÉ. Pourquoi, mille bombes! je ne bougerai pas qu'on ne vienne me relever, je suis dans mon droit...

MARENGO. C'est juste! (*Il monte le sentier suivi de quatre soldats, et va relever militairement André, qui redescend en le suivant, et après avoir obéi aux commandemens de : Portez armes! présentez armes! armes bras! pas accéléré, marche! Cette pantomime se fait sur un air de marche. Arrivé en bas, il commande les soldats et André.*) Halte! portez armes! présentez armes, armes bras! des-serrez les rangs!

ANDRÉ, tombant dans les bras de Marengo. Marengo! mon ami!

FINAL.

TOUS LES PAYSANS.

La touchante reconnaissance.

ANDRÉ, *au capitaine.*

Une faction de trois mois!
Cela passe un peu l'ordonnance!

Montrant Laura.

Mais voilà ce que je lui dois!

TOUS.

Vraiment on n'est pas plus jolie!

ANDRÉ.

Capitain' c'est une ennemie,
Que je fais passer dans nos rangs;
A moins beau-père qu' la facétie

Il fait le geste de coucher en joue,
N'ait dérangé vos sentimens.

HERMANN.

Crois-tu donc que je m'en souvienné?
Tout comme toi j'aurais agi.

ANDRÉ, *à Laura.*

Enfin me voilà donc ton mari!

LAURA, *avec un soupir.*

Ah! mon Dieu! ce n'est pas sans peine,

CHOEUR.

Célébrons son destin,
Chaqu' jour près de sa belle,
L'amour l'ra sentinelle
Au profit de l'hymen.

FIN.